

# New Europe College Yearbook 2014-2015



---

OLGA BARTOSIEWICZ  
OLGA BUDARAGINA  
MARCO CASSIOLI  
BEATA HUSZKA  
BENJAMIN KEATINGE  
ANGELO MITCHIEVICI  
VIKTOR PÁL  
CĂTĂLIN PAVEL  
ANNA PIOTROWSKA  
ALEXANDRA PRUNEA BRETONNET  
BRIAN SHAEV  
ALINA VAISFELD  
CAMELIA DIANA YÜKSEL

---

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College  
ISSN 1584-0298

New Europe College  
Str. Plantelor 21  
023971 Bucharest  
Romania

[www.nec.ro](http://www.nec.ro); e-mail: [nec@nec.ro](mailto:nec@nec.ro)  
Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



## MARCO CASSIOLI

né en 1973, à Asti (Italie)

Docteur en Histoire, Université d'Aix-Marseille (France) et Université de Turin (Italie)

Thèse : *Uno spazio di confine tra Liguria e Provenza: la Val Nervia nel basso medioevo e nella prima età moderna (secoli XII-XVII) / Une vallée frontière entre Provence et Ligurie : la Nervia au Moyen Âge et dans le premier Âge moderne (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*

Chercheur associé au Laboratoire Telemme de l'Université d'Aix-Marseille

Participation à séminaires, conférences et colloques internationaux en France, Italie, Roumanie et Suisse

Articles d'histoire, d'anthropologie et de linguistique dans des revues universitaires, comme *Provence Historique*, *Rives Méditerranéennes*, le *Bollettino storico-bibliografico subalpino* et le *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano*

### Livre :

*Ai confini occidentali della Liguria. Castel Vittorio dal medioevo alla Resistenza*, Imperia, Comune di Castel Vittorio, 2006



# UNE VILLE MARCHANDE AUX BOUCHES DU DANUBE : KILIA, DE LA DOMINATION GENOISE A LA CONQUETE OTTOMANE (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIECLE)<sup>1</sup>

## Résumé

L'article se propose de reconstituer le rôle de Kilia dans la vie économique de l'Europe orientale au bas Moyen Âge. Il considère plus précisément le devenir de ce comptoir de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, quand il se trouve aux mains de la commune de Gênes, à son intégration à l'Empire ottoman, sur la fin du XV<sup>e</sup> siècle (1484). Pendant la période envisagée, la vocation marchande de la ville évolue considérablement. Sous la domination génoise, Kilia devient l'un des comptoirs où les esclaves, le grain, la cire et le miel des rives septentrionales de la Mer Noire sont embarqués vers Péra, Constantinople et Gênes. Sous le gouvernement moldave, elle se transforme en marché international du poisson, exporté avant tout en Pologne, mais aussi en Transylvanie. La conquête ottomane, si traumatisante, favorise toutefois énormément l'économie locale : à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Kilia est devenue le plus important lieu de pêche le long du Danube. Sur le marché de la ville, on peut trouver chaque jour au moins mille deux cents grands esturgeons et silures glanes, ainsi que du caviar. Les acheteurs viennent de Constantinople, de la Pologne, de la Hongrie et de la Moldavie.

**Mots clefs** : Europe orientale, Moyen Âge, Gênes, Empire ottoman, Mer Noire, Péra, Constantinople, Pologne, Transylvanie, Hongrie, Moldavie.

## Introduction

Kilia, port du delta du Danube, aujourd'hui ukrainien, a été pendant des siècles l'un des plus importants centres commerciaux de l'aire danubienne. Habitat byzantin, comptoir génois, place forte moldave puis ottomane, Kilia a joué, de l'époque médiévale aux temps modernes, un rôle de premier plan dans la vie économique de l'Europe orientale.

Il n'y a pourtant aucune étude récente qui reconstitue, de manière exhaustive, son histoire. L'unique monographie disponible demeure celle du grand historien roumain Nicolae Iorga, donnée en 1899<sup>2</sup>. Pour contribuer à combler cette lacune, mon article se propose de restituer une image vivante de Kilia au bas Moyen Âge. Il s'étend plus exactement de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, quand le comptoir se trouvait au pouvoir de la commune de Gênes, à la fin du XV<sup>e</sup>, lorsqu'il fut conquis par l'armée de Bayezid II, soit en 1484. La présente recherche vise, en particulier, à mettre en lumière la vocation marchande de l'habitat et à suivre son évolution au cours du temps.

Pour situer et comprendre l'histoire de Kilia, il a été nécessaire de croiser les sources génoises –les plus nombreuses– avec celles byzantines, moldaves et bulgares. Leur analyse a été accompagnée par un travail sur le lexique : du latin médiéval, comme du grec byzantin et du slavon. Cet effort a permis de proposer, dans certains cas, une nouvelle interprétation des documents. La bibliographie, assez vaste et en plusieurs langues, a été rassemblée auprès des bibliothèques italiennes, roumaines et bulgares<sup>3</sup>. Mes lectures sont parties des ouvrages de Laura Balletto et de Geo Pistarino, deux historiens qui ont dédié une partie significative de leur production scientifique à l'Orient génois et, donc, aux colonies du delta danubien. Sur la base des actes de Kilia publiés par Geo Pistarino et Michel Balard<sup>4</sup>, Laura Balletto a parfait, avant tout, notre connaissance de l'activité du port et de la typologie des navires. Elle a ensuite considéré la carrière des consuls et d'autres fonctionnaires actifs dans l'administration du comptoir, et enfin la personnalité du notaire qui a rédigé les actes qui nous sont parvenus : Antonio di Ponzò, originaire de la Ligurie du Levant<sup>5</sup>. À partir des mêmes sources, Geo Pistarino a reconstitué en détail la vie sociale, économique et financière de Kilia à l'époque génoise<sup>6</sup>.

D'un point de vue méthodologique, les suggestions majeures me sont venues des travaux sur la ville médiévale dans le bassin pontique et dans la Mer d'Azov. J'adresse surtout aux essais de Michel Balard sur Caffa, de Natalia Mikhaïlovna Bogdanova sur Cherson et de Lorenzo Pubblici sur Tana<sup>7</sup>. Des comparaisons ont été effectuées tant sur le plan synchronique (entre Kilia et d'autres colonies génoises de la Mer Noire) que sur le plan diachronique (entre la Kilia génoise et celle moldave). Au total, l'attention prêtée aux structures n'est pas plus grande que celle accordée aux protagonistes de la vie économique et sociale : marchands, prêteurs, courtiers, notaires et interprètes, pour l'époque génoise ; princes, boyards

et pêcheurs, pour l'époque moldave. De fait, comme Gabriella Airdi l'a écrit, *fare la storia della città è fare la storia degli uomini*<sup>8</sup>.

Avant de procéder à l'étude de la ville, il faut reconstituer, en quelques mots, le contexte dans lequel les acteurs de notre histoire ont vécu : celui du Danube et de son delta, espace frontière entre les cultures grecque, latine, slave et turque.

## **Le Danube, frontière de la chrétienté**

Le *Danubius fluvius* marquait dès l'époque impériale la limite entre le monde gréco-romain et celui des « étrangers » (en latin, *barbari*)<sup>9</sup>. Il devint, après l'invasion tatar de 1241-1242, l'une des frontières de la chrétienté. Les sources hongroises et polonaises sont, à ce propos, fort éloquents. Dans une lettre de Béla IV au pape Innocent IV, que l'on peut dater entre 1247 et 1254, le roi magyar souligne que les Mongols menacent non la seule Hongrie, mais tous les pays catholiques. En bref, le Danube paraît la dernière barrière entre le monde païen et le monde chrétien. L'historienne Nora Berend conclut de fait son analyse de la missive du monarque hongrois de la sorte :

Il est révélateur que le roi ne parle pas des montagnes des Carpates, ni des *gyepű* (marches), zone de défense située dans la partie orientale de la Hongrie, mais choisisse ce fleuve qui coule au milieu du royaume. Sans doute l'expérience récente, mentionnée par Béla IV, de la halte momentanée des Mongols aux rives du Danube contribua-t-elle à ce choix. Mais il y avait là, également, une liaison symbolique permettant de renforcer l'effet de menace que le roi voulait mettre au centre de sa lettre. Attila avait eu jadis sa capitale sur le Danube ; c'est là un point que le roi ne laisse pas d'exploiter. L'évocation du seul nom de ce chef hun, en effet, ne manquait pas de résonances en Occident. Comme Béla IV le souligne, Attila était venu de l'Est pour soumettre l'Ouest, et il avait choisi de s'établir dans des terres qui devinrent ensuite partie du royaume hongrois<sup>10</sup>.

L'image du fleuve comme limite entre le monde chrétien et celui des nomades émerge aussi de la *Chronica Poloniae maioris*. Au chapitre 71 de ce texte anonyme qui remonte au XIV<sup>e</sup> siècle, on lit que le khan Batu se retira au-delà du Danube, après avoir dévasté la Hongrie et cruellement massacré ses habitants<sup>11</sup>.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, à la suite de la conversion des Tatars de la Horde d'Or à la religion musulmane, cette importante voie fluviale devint une frontière entre la chrétienté et l'islam<sup>12</sup>. Elle continua de jouer ce rôle après la conquête turque des Balkans<sup>13</sup>, à savoir de la chute du Second Empire bulgare en 1396 à 1878 quand, grâce à l'énième guerre entre les Russes et les Ottomans, un État bulgare se reconstitua<sup>14</sup>.

Du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, les sources qui représentent le Danube comme une frontière entre la croix et le croissant se multiplient : lettres, chroniques et mémoires, cartes et descriptions géographiques, dessins, estampes et tableaux, jusqu'aux premières photographies. Les documents sur les opérations militaires de part et d'autre du fleuve sont sans doute les plus éloquents. Retenons, par exemple, ceux qui concernent les campagnes des princes de Transylvanie et de Valachie contre les Turcs, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, depuis leurs préparatifs. À ce propos, dans un discours daté de 1595, le gentilhomme ragusain Paolo Giorgi suggère au prince de Transylvanie, Sigismond I<sup>er</sup> Báthory, la saison la meilleure pour envahir la Bulgarie. Il s'agit, pour lui, de l'hiver, après l'embâcle du Danube par les glaces :

*Però se l'Altezza Vostra ha voglia d'aquistare la Bulgaria, che stende dalla bocca del Danubio sino alle radici del monte Emos, che serra detto regno, et rovinare il Paese del Turco, quale gé di là dal monte, penetrando sino a Andrinopoli [...], ordini e comandi alla sua gente che con quella maggior prestezza sia possibile si incamminino a quella parte del Danubio mentre vi è la commodità del diaccio<sup>15</sup>.*

Ce conseil n'était pas si original. En 1474, le Danube totalement gelé avait été traversé par l'armée ottomane, en marche vers la Moldavie d'Étienne le Grand<sup>16</sup>. Un autre document n'est pas moins suggestif. Il s'agit d'une lettre, datée de 1596, dans laquelle Sigismond Báthory décrit au grand-duc de Toscane, son allié, une incursion de mercenaires valaques en Bulgarie :

*Hogi è venuto un corriere di Valachia che porta nuova che 1200 haiduchi erano passati il Dannubio, et passati alquanto inanzi havevano preso la città di Plevia<sup>17</sup> menando pregone la moglie del governatore di essa città con molti altri turchi di qualità et iudei molto ricchi, mettendo a sacco et fuoco ogni cosa. Et se bene nel ritornare furono affrontati da' turchi di Nicopoli, tuttavia sono restati superiori, con haver tagliato a pezzi buon*

*numero di loro. Et si sono tornati con preda in Valachia, havendo persi delli suoi non più che quatro soli*<sup>18</sup>.

Sur les mêmes lieux trois siècles plus tard, les armées russe et roumaine, d'un côté, et l'armée turque, de l'autre, réglaient l'avenir des Balkans. Un artiste, cette fois, nous donne une image saisissante du Danube comme fleuve frontière : Nikolaï Dmitriev-Orenbourgski (1837-1898), professeur à l'Académie Impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg et spécialiste de scènes de batailles. Dans un tableau, peint en 1883 et conservé aujourd'hui au Musée de l'Artillerie de Saint-Pétersbourg, il représente la dangereuse traversée du fleuve par l'armée russe, le 15 juin 1877 [Fig. 1]. D'autres œuvres célèbres de Dmitriev-Orenbourgski sont dédiées au siège de Pleven et à la capitulation des Turcs à Nikopol, événements cruciaux de la guerre de 1877-1878<sup>19</sup>. Dans les Balkans « poudrière de l'Europe », où le passé semble se répéter, les mêmes lieux deviennent le théâtre de faits chaque fois plus dramatiques. À la suite de l'ascension de la Russie, championne de l'Orthodoxie et Troisième Rome, au XIX<sup>e</sup> siècle, la traversée du Danube se lie indissolublement à l'ambition tsariste de libérer Constantinople des Turcs<sup>20</sup>.

Néanmoins, hors les périodes de guerre, le fleuve ne représentait pas une barrière mais, au contraire, une voie de communication majeure entre l'Europe centrale et la Mer Noire, un axe d'échange pour les marchandises de l'Orient et de l'Occident<sup>21</sup>. À l'échelle locale aussi, il jouait un rôle essentiel pour l'économie des régions situées le long de ses rives, où la population vivait principalement de commerce, de pêche et d'agriculture. Le premier document valaque qui mentionne le Danube comme frontière, daté de 1497, est à cet égard significatif. En exemptant de toute taxe le monastère Saint-Nicolas de Târgșor, le prince Radu le Grand citait, en particulier, les octrois sur les tonneaux de vin que les moines auraient achetés soit aux vignobles, soit à Târgoviște (la capitale de pays) ou au-delà du Danube :

*Și după acéia, i-am slobozit domniia mea în țara domnii méle, orice vor cumpăra sau ce vor vinde, nicăiri vamă ca să nu plătească, nici la un loc: nici la câmpu vamă, nici la vaduri, nici la plaiuri vame, nici la tîrguri, nici la un lac, și de la Severin pînă la Brăila. Și după acéia, ori cîte buți vor cumpăra, ori dă podgorie, ori dă la Tîrgoviște sau dă păste Dunăre, nimeni, nici la un loc, nimic să cutéze a-i bîntui, nici dă părpăr, pentru că i-am ertat domniia mea, ca pă niște rugători ai domnii méle și ai părinților domnii méle, fiind la biserica domnii méle*<sup>22</sup>.

En ce qui concerne l'importance du fleuve pour l'économie du sud-est de l'Europe et du bassin de la Méditerranée, l'un des dossiers les plus riches est certainement représenté par les 211 actes que le notaire génois Antonio di Ponzò a rédigés à Kilia entre 1360 et 1361<sup>23</sup>. Le médiéviste Robert-Henri Bautier, auquel on doit la découverte de ce fonds, le jugeait en 1948 comme le « plus important dossier d'actes privés qui nous soit parvenu de la Roumanie médiévale ».<sup>24</sup> À travers ces documents, il est possible de reconstituer la physionomie d'une petite ville fluviale à la confluence des mondes byzantin, latin et tatar, de l'Europe orthodoxe, catholique et musulmane, à la veille de la conquête turque des Balkans.

### **Du comptoir génois à la ville ottomane**

D'après les actes d'Antonio di Ponzò, la Kilia des Génois se trouvait le long d'un bras du Danube qui prenait son nom de la ville : *sumaria* ou *flumen Chili*<sup>25</sup>. Il peut se reconnaître comme le cours le plus septentrional du delta, qui conserve aujourd'hui le nom de « Bras de Kilia ». Selon une tradition, l'habitat se dressait où demeure actuellement le village de Chilia Veche, c'est-à-dire sur la rive roumaine du fleuve, face à la ville devenue ukrainienne de Kilia (en roumain, Chilia Nouă), de l'autre côté du Danube. Cette ville aurait été construite, selon une autre tradition, par Étienne III (1433-1504), prince de Moldavie, dit « Le Grand »<sup>26</sup>. Toutefois, les fouilles entreprises par les archéologues roumains à Chilia Veche n'ont pas identifié de vestiges médiévaux<sup>27</sup>. Au reste, les chroniqueurs qui relatent les événements du temps d'Étienne le Grand n'écrivent pas que le prince avait bâti une ville neuve, mais qu'il avait simplement entouré Kilia d'une enceinte (1479)<sup>28</sup>. L'habitat, par conséquent, existait déjà. De plus, un document original, conservé aux Archives Nationales de la Roumanie et daté de 1446, montre que la ville était contrôlée par la Moldavie avant l'ascension au trône d'Étienne le Grand, en 1457 [Fig. 2]<sup>29</sup>. Pour toutes ces raisons, il est probable que l'ancien comptoir génois, qui n'était pas fortifié, se trouvait où se tient aujourd'hui la Kilia ukrainienne<sup>30</sup>. Les premières fortifications du lieu auraient été construites par les Moldaves, afin de protéger leur frontière méridionale contre l'avancée ottomane.

Pour ce qui concerne la topographie de l'habitat à l'époque génoise, les actes d'Antonio di Ponzò mentionnent :

- une place (*platea*)
- une ruelle (*carubeus*)
- vingt-cinq maisons d'habitation (*domus, domus habitacionis*)
- quatre cours (*cortigium domus*)
- l'atelier d'un tailleur (*apotheca sartorie*)
- quatre bancs de prêteurs d'argent (*banchum bancherii*)
- trois dépôts de marchandise (*magassenum*)
- la loge des Génois (*logia communis lanue, logia lanuensium*)
- la cour de justice du consulat (*curia consulatus, curia lanuensis*)
- l'église Saint-Jean « des Grecs » (*ecclesia Sancti Iohannis Grecharum*)
- un four (*furnum*)
- un abattoir (*macelum*)
- un moulin (*molendinum*)
- le fleuve (*sumaria, flumen*)
- un petit chantier naval (*uscharium*)
- les quais pour le chargement et le déchargement des marchandises (*ad sporzorias*)

Les bancs des prêteurs, les dépôts et les quais sont révélateurs de la vocation marchande du lieu. Elle trouve une parfaite confirmation dans les trois mots les plus fréquents dans nos sources : *banchum* (banc de prêteur), *lignum* (bateau) et *sumaria* (fleuve). Ils figurent respectivement dans 124, 97 et 81 des actes rédigés par Antonio di Ponzò<sup>31</sup>. L'église orthodoxe dédiée à saint Jean montre combien l'élément grec de la population était important, aux côtés des Ligures.

Du point de vue juridique, l'habitat dépendait, probablement, de la plus grande ville de Licostomo qui, d'après les actes génois, se trouvait le long d'un autre bras du delta. Comme celui de Kilia, ce bras aussi prenait son nom de la ville : *sumaria* ou *flumen Licostomi*<sup>32</sup>. L'existence d'une liaison étroite entre les deux lieux émerge des expressions *actum in Chili Licostomi* et *actum Chili Licostomi*, contenues dans les actes<sup>33</sup>. Elles rappellent les formules à travers lesquelles, dans la Ligurie médiévale et moderne, on indiquait la dépendance d'un village à l'égard d'un centre plus grand. Par exemple, dans les sources de la Riviera du Ponant, les hameaux de Vintimille étaient appelés *ville Vintimilii* ; et le village de Coldirodi, qui se situait sur la commune de Sanremo, se nommait *Colla Sancti Romuli*<sup>34</sup>. L'emploi du génitif laisse donc croire à la subordination de Kilia par rapport à Licostomo.

En effet, cette ville était un centre majeur. Quand Kilia se contentait d'un consul, elle était résidence d'un gouverneur. Sa physionomie émerge

d'ailleurs des 16 actes rédigés sur place par les notaires Domenico da Carignano (1373) et Oberto Grassi da Voltri (1383-1384). Ils mentionnent l'île (*insulla Licostomi*) où se trouvait l'habitat fortifié (*castrum Licostomi*), avec sa porte et son fossé (*extra portam castris Licostomi intra fossum*). Apparaissent également la voie publique (*via publica*), six maisons (*domus, domus habitacionis*), la loge de la commune (*logia communis*), la chancellerie des gouverneurs (*cancellaria dominorum gubernatorum*), la résidence du consul avec sa cour (*in curtillio communis habitacionis domini consulis*), l'église Saint-Dominique (*ecclesia Sancti Dominici de Licostomo*), l'église Saint-François (*ecclesia Sancti Francisci de Licostomo*)<sup>35</sup>. La présence d'une galère pour la défense de l'île (*gallea ad custodiam insulle Licostomi deputata*) nous révèle que l'habitat conservait la fonction de port militaire qu'il assurait dès l'époque byzantine<sup>36</sup>.

Les églises appartenant aux ordres mendiants des dominicains et des franciscains, à côté des édifices qui accueillaient les représentants de la métropole (le gouverneur, le consul) faisaient de Licostomo un centre de pouvoir à la fois civil et religieux. L'ensemble de ces bâtiments, y compris la loge de la commune, montre que le gouvernement génois avait modifié sensiblement la physionomie de l'habitat originaire : en fonction de ses exigences administratives, avant tout, mais aussi des nécessités liées au culte et à la propagation de la foi.

La présence de missions franciscaines sur le littoral de la Mer Noire est documentée à partir de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle visait la conversion des Tatars<sup>37</sup>. Comme une célèbre étude de Gheorghe Brătianu nous le révèle, dans les années vingt et trente du XIV<sup>e</sup> siècle les Frères Mineurs possédaient un couvent à Vicina (autre ville byzantine dans le delta du Danube où les marchands génois s'étaient installés)<sup>38</sup>. À la même époque, dominicains et franciscains étaient pareillement présents à Caffa, la plus importante colonie génoise de la Mer Noire. Là, comme à Licostomo, il y avait une *ecclesia Beati Dominici, Fratrum Predicatorum* et une *ecclesia Beati Francisci, ordinis Minorum*<sup>39</sup>.

Le *castrum Licostomi* resta sous le contrôle de Gênes jusqu'au début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>40</sup>. Ensuite il fut probablement englobé dans la principauté de Valachie : d'après l'historien byzantin Doukas, le port était habité en 1461 par des Valaques (*οι οἰκοῦντες ἐν τῷ Λυκοστομίῳ Βλάχου*)<sup>41</sup>. Puis, sa trace disparaît des documents et les archéologues n'ont pas encore réussi à localiser le site où il se dressait. Comme Laurențiu Rădvan l'a écrit, *geografia foarte dinamică a zonei deltei Dunării a modificat permanent peisajul, astfel că în epoca modernă nu mai rămăsese ră la suprafață decât*

*ruine ale cetății de la Chilia Nouă* [Fig. 3]<sup>42</sup>. La présence de Licostomo dans la cartographie d'époque moderne ne serait donc pas l'indice d'une survivance de l'habitat, mais plutôt un héritage des portulans médiévaux [Fig. 4]<sup>43</sup>.

Au contraire, Kilia disparaît certes des sources génoises après 1361, mais se retrouve dans les documents « roumains » en 1446. À cette époque, l'habitat était sous l'autorité d'Étienne II, prince de Moldavie. En effet, non seulement il nommait les commandants de la garnison (паркалани), choisis parmi ses boyards, mais il exerçait aussi le contrôle sur la route qui faisait communiquer Kilia (Келія) et le reste du pays<sup>44</sup>. Ensuite, la ville fut occupée par des « païens ». De Nicolae Iorga à nos jours, l'idée qu'il s'agissait des Hongrois –ennemis jurés des Roumains– s'est profondément enracinée dans l'historiographie<sup>45</sup>. Peu importe si le chroniqueur Grigore Ureche dit, assez clairement, que les Turcs tenaient le lieu<sup>46</sup> ! En 1462, une première tentative pour reprendre la ville échoua et Étienne le Grand lui-même fut blessé avec une arquebuse ou une bombarde (cela dépend de la signification attribuée au terme slavon пѣшка)<sup>47</sup>. Kilia ne fut reconquise par la Moldavie qu'en 1465. Après avoir fêté la victoire, le prince plaça les boyards Isaia –son beau-frère– et Buhtea à la tête de la garnison locale<sup>48</sup>. Dans la décennie suivante, précisément du 22 juin au 16 juillet 1479, Étienne le Grand dotait la ville (градъ) d'une enceinte. Elle fut défendue en vain par les commandants Ivașco et Maxim, contre l'assaut des Turcs, en juillet 1484<sup>49</sup>. Le choc de la conquête revit dans un texte bulgare, contemporain de l'événement, découvert et publié par le slaviste roumain Ioan Bogdan. D'après cette source, une partie de la population fut déportée en Anatolie et une autre fut massacrée<sup>50</sup>. Kilia devint alors ottomane. La Sublime Porte conserva la possession du lieu jusqu'au 1812 quand, à la suite du traité de Bucarest, il fut annexé à l'Empire russe<sup>51</sup>.

Selon un dessin conservé aux Archives du Palais de Topkapı (Istanbul), dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle la Kilia ottomane se composait de deux parties : l'une encerclée par des fortifications, l'autre ouverte [Fig. 5]<sup>52</sup>. L'habitat se développa ensuite beaucoup vers l'ouest, comme il apparaît dans les représentations du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une gravure autrichienne, réalisée durant la guerre russo-turque de 1787-1792, montre que la vieille ville et les nouveaux quartiers étaient protégés par des bastions [Fig. 6]<sup>53</sup>. À cause des dommages subis pendant le siège de 1790 puis de la rénovation urbaine effectuée par le gouvernement russe au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ancien habitat a presque entièrement disparu. L'édifice le

plus ancien présent aujourd'hui à Kilia est l'église Saint-Nicolas, rebâtie en 1647-1648<sup>54</sup>.

Du comptoir génois à la ville ottomane, la transformation du tissu urbain a été accompagnée de changements aussi considérables dans la vocation marchande du lieu. Comme on le sait, la suprématie de Gênes en Mer Noire fut le résultat de ses guerres victorieuses contre les Tatars et les Vénitiens, mais aussi de son alliance avec la Hongrie angevine<sup>55</sup>. À une date que nous ne connaissons pas, la Superbe avait obtenu le contrôle du port de Licostomo et de l'habitat de Kilia, qui dans les premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle appartenaient encore à Byzance<sup>56</sup>. Sous le pavillon de saint Georges, Kilia devenait l'un des comptoirs où les esclaves, le grain, la cire et le miel des rives nord de la Mer Noire étaient embarqués vers Péra, Constantinople et Gênes<sup>57</sup>. La présence des marchands « italiens » aux bouches du Danube nuisait aux intérêts économiques d'une puissance locale, la principauté de Dobroudja, née de la fragmentation du Second Empire bulgare<sup>58</sup>. C'est pourquoi la flotte de ce petit État commença à donner la chasse aux navires génois (1360)<sup>59</sup>. La galère de Licostomo fut elle aussi capturée et Gênes dut en armer une autre (1373)<sup>60</sup>. Cette guerre est, peut-être, à l'origine de l'abandon de Kilia par les Génois. Selon Nicolae Iorga, l'habitat aurait été conquis par la Dobroudja, avant de devenir moldave<sup>61</sup>. Son hypothèse, accueillie par les médiévistes bulgares Elisaveta Todorova et Vasil Gjuzeliev<sup>62</sup>, a été récemment rejetée par un autre historien bulgare, Ivan Biliarsky. Selon ce dernier, la Dobroudja ne possédait pas les moyens nécessaires pour accomplir une telle entreprise<sup>63</sup>. Mais, nous l'avons vu, Kilia n'avait pas la taille de Licostomo. Sans l'appui d'une galère, elle pouvait être occupée.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le rôle économique de la ville changeait du tout au tout. La Kilia moldave vivait de la pêche et du commerce du poisson, exporté avant tout en Pologne mais aussi en Transylvanie<sup>64</sup>. Il ne faut donc pas s'étonner que, le 19 février 1446, le prince Étienne II donne au monastère de Neamț, dans le nord-ouest du pays, deux mesures de poisson de Kilia<sup>65</sup>. Une génération plus tard, le port était l'un des lieux maritimes et fluviaux où les plus importants monastères de la Moldavie (Neamț, Pobrata, Voroneț) allaient s'approvisionner<sup>66</sup>. Les moines de Pobrata se rendaient par exemple à Kilia pour y vendre leur blé et leur miel et, au retour, ils rapportaient du poisson au monastère<sup>67</sup>. Au lendemain de la conquête turque, six pêcheries se pressaient autour de la ville<sup>68</sup>. Dans les années suivantes, la Sublime Porte y déporta un certain nombre de pêcheurs de Silistra, de ses environs et d'autres lieux. Comme le turcologue Nicoară

Beldiceanu l'a écrit, « cette colonisation forcée indique clairement l'intérêt porté par les Ottomans à la remise en valeur des pêcheries de la région de Kilia »<sup>69</sup>.

## Une société multiculturelle

Des changements majeurs, quant aux caractères ethniques de l'habitat, accompagnèrent aux derniers siècles du Moyen Âge les mutations économiques. En ce qui concerne l'époque génoise, les actes d'Antonio di Ponzò rapportent les noms de 50 personnes qui vivaient en permanence dans la ville, ce qu'on appelait les *habitatores Chili*. Cinq d'entre eux étaient aussi définis comme *burgenses Chili*, une expression qui distinguait sans doute les notables des simples habitants<sup>70</sup>. Les *burgenses* comptaient quatre Latins (dont au moins deux Ligures) et un Arménien. Parmi les autres habitants, 26 étaient des Occidentaux (notamment neuf Ligures, dont deux citoyens de Gênes, deux Vénitiens, un Astesan, un Placentin et un Hongrois) et 19 des Orientaux, dont au moins un Grec et trois Arméniens<sup>71</sup>.

Aux côtés des Génois, il vaut de souligner la présence significative d'hommes d'Asti, en Piémont, et de Plaisance, en Émilie : les deux cités italiennes entretenaient des relations privilégiées avec la Superbe. De même que les habitants de Milan et d'autres villes de l'Italie du Nord, les Astesans et les Placentins étaient connus, en Europe, comme marchands et usuriers<sup>72</sup>. Au XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle, leur activité est encore documentée en Méditerranée orientale. Les Placentins, par exemple, s'étaient installés dans le royaume arménien de Cilicie, où Gênes avait obtenu des privilèges à partir de 1201. Ils vendaient au cœur dudit royaume, à L'Aïas, des draps qui arrivaient d'Occident et expédiaient en Occident des marchandises orientales<sup>73</sup>. La présence d'un marchand hongrois à Kilia devait être également liée aux excellents rapports entre la commune génoise et la Hongrie de Louis d'Anjou. L'alliance avec Gênes permettait à l'État angevin de trouver place dans le commerce pontique, sans entrer en conflit avec les Tatars ou les Bulgares<sup>74</sup>.

Dans la petite ville danubienne, le Hongrois *Yagop* et le Placentin *Bartholomeus de Lando* étaient parmi les fournisseurs de l'Arménien *Sarchis* : un gros marchand de cire et de miel originaire de Caffa, lui aussi habitant Kilia<sup>75</sup>. Une partie des produits qu'il achetait arrivait de *Zagora*<sup>76</sup>. Dans les documents « italiens » du XIV<sup>e</sup> siècle, ce toponyme n'indiquait pas une région spécifique, mais la Bulgarie toute entière<sup>77</sup>. De

Kilia, les marchandises évoquées devaient prendre la voie d'autres ports. Elles étaient embarquées, peut-être, sur des bateaux appartenant à *Sarchis* lui-même. En effet, il possédait au moins la moitié de deux embarcations (*ciguta*) : l'une en copropriété avec *Fotis Orendis* de Trébizonde, puis avec *Iohannes Iambonus*, bourgeois de Péra ; l'autre avec *Branchaleo de Guisulfis*, citoyen de Gênes<sup>78</sup>. *Iohannes* et *Branchaleo* étaient aussi parmi les fournisseurs de *Sarchis*<sup>79</sup>. Le réseau d'affaires de ce marchand dépassait donc largement les confins de la Mer Noire.

Dans le même temps, l'Astesan *Dominicus* faisait le courtier (*censarius*)<sup>80</sup>. Parmi les hommes définis comme *habitatores Chili*, ceux qui exerçaient cette activité étaient certainement onze, huit Occidentaux et trois Orientaux<sup>81</sup>. Les autres métiers devaient être beaucoup moins représentés. Nous ne relevons qu'un forgeron (*faber*), qu'un tailleur (*sartor*) et qu'un tavernier (*tabernarius*)<sup>82</sup>. La présence massive de courtiers est une preuve ultérieure du caractère éminemment commercial du lieu. En ce qui concerne *Dominicus de Ast*, on peut supposer qu'il avait séjourné à Tana, avant d'habiter Kilia : le 30 octobre 1359, dans la colonie vénitienne à l'embouchure du Don, un *ser Domenico di Asti* empruntait de l'argent à un marchand florentin<sup>83</sup>. Les parcours migratoires n'étaient pas toujours linéaires. L'émigrant pouvait demeurer quelque temps dans un endroit, avant de fixer sa résidence ailleurs<sup>84</sup>.

Au sein de la société locale, un habitant semble jouir en particulier d'un prestige majeur par rapport aux autres. Il s'agit du bourgeois *Petrus de Cele*. Le titre de *magister* précédait son nom<sup>85</sup>. Or, en Ligurie comme dans d'autres zones d'Italie ou dans la Provence voisine, une telle appellation se réservait aux notaires et médecins ou aux maîtres artisans (cordonniers, menuisiers)<sup>86</sup>. Les sources ne révèlent pas si *Petrus de Cele* relevait de l'une ou de l'autre catégorie. Son village d'origine, Celle dans le Ponant ligure, était toutefois célèbre pour la pêche du corail et la production d'objets réalisés dans ce matériau<sup>87</sup>.

À l'époque ottomane, le *Règlement concernant les pêcheries de Kilia*, daté de 1484, rapporte les noms des vingt pêcheurs actifs dans la ville peu après la conquête. Le document spécifie l'origine de six d'entre eux : cinq étaient Hongrois et le dernier Valaque. Les autres devaient être Moldaves<sup>88</sup>. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, deux ou trois seulement étaient des Turcs. En bref, la plupart des pêcheurs étaient chrétiens<sup>89</sup>.

## Combien de langues ?

La présence d'hommes d'affaires de nationalités diverses, la portée des échanges commerciaux, le nombre relativement grand de prêteurs et de courtiers faisaient donc de la Kilia génoise une véritable ville marchande sur la frontière entre Orient et Occident. Une telle constatation invite à un examen approfondi des langues parlées dans la ville. Une étude de ce genre s'impose, avant d'analyser le rôle de ceux qui permettaient au comptoir de fonctionner, à savoir les notaires et leurs auxiliaires : les interprètes qui permettaient les transactions entre individus ne pratiquant pas le même langage.

Selon les actes d'Antonio di Ponzò, les idiomes les plus répandus à Kilia étaient le latin (*lingua latina*) et le grec (*lingua gregescha*)<sup>90</sup>. Il ne s'agissait pas, bien sûr, du latin de César et de Cicéron, ou du grec de Périclès, mais des *volgari* parlés en Italie (les ancêtres des dialectes modernes) et du grec byzantin.

Après ces deux idiomes majeurs, la langue comane (kiptchak) était probablement la plus répandue. Peuple turcophone semi-nomade, les Comans avaient occupé un vaste territoire s'étendant de la Mer d'Aral à l'aire danubienne, avant d'être soumis en 1236 par Batu, fondateur de la Horde d'Or et son premier khan<sup>91</sup>. Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, leur idiome était une véritable *lingua franca* dans les comptoirs génois et vénitiens de la Mer Noire<sup>92</sup>. Nous connaissons une partie de son trésor lexical grâce au *Codex Comanicus*, une espèce de dictionnaire trilingue latin-persan-coman qui appartient à Pétrarque et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Marcienne de Venise<sup>93</sup>.

À Kilia, la *lingua comanescha* était parlée par les Arméniens et connue par les Occidentaux qui constituaient l'élite du lieu, ceux que les sources désignaient comme *habitatores et burgenses Chili*. Le 11 septembre 1360, l'un de ces bourgeois, *Oddoardus Framba*, fait ainsi office d'interprète *de lingua latina in comanescho et de comanescho in latina* entre un « Sarrasin » de Moncastro et un citoyen de Gênes, pour la vente d'une esclave tatare<sup>94</sup>. Trois jours plus tard, le bourgeois *Astelanus de Goano* servait d'interprète *de lingua comanescha in latina et de latina in comanescha* entre l'Arménien *Grigo*, lui aussi habitant et bourgeois de Kilia, et un Ligure provenant de Péra, lors de la vente d'une esclave mongole<sup>95</sup>. La connaissance du kiptchak par *Grigo* résultait sans doute de la présence séculaire d'Arméniens sur les rives de la Mer Noire. Ils étaient arrivés là par vagues successives, entre le XI<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, à la suite

des invasions, des pillages, des tremblements de terre et des famines qui avaient bouleversé leur pays d'origine<sup>96</sup>. En revanche, les Occidentaux pratiquaient la langue comane pour les nécessités du commerce avec les Arméniens et, surtout, avec les Tatars<sup>97</sup>. Après avoir conquis les steppes, ces derniers avaient été assimilés par les Comans. Avec le temps, ils avaient abandonné leur propre parler pour adopter celui des vaincus<sup>98</sup>.

À côté du latin, du grec et du *comanescho*, une quatrième langue semble apparaître dans les documents concernant Kilia : la *lingua romecha*. Le 25 août 1360, *Costa Aga* fils de feu *Corso*, habitant de Kilia, reconnaissait avoir reçu en prêt d'*Angelus de Azano*, habitant et bourgeois de Péra, de l'argent qu'il promettait de lui rendre avant Pâques. Entre les témoins présents à la conclusion de l'acte, se trouvait *Oddoardo Framba, burgense Chili, interpretante inter dictos contrahentes de lingua latina in romecha et de romecha in latina*<sup>99</sup>.

Michel Balard a vu dans ce fragment la première attestation connue de la langue roumaine. Dans un article paru en 1980, il déclare en conséquence :

Constituant l'un des premiers témoignages écrits sur la langue roumaine, l'acte d'Antonio di Ponzò permet d'affirmer que vers 1360, dans les régions du Bas-Danube, cette langue, et donc l'ethnie qui l'utilise, tend à prendre une importance singulière au détriment du grec, au moment où se développe la principauté de Valachie. Kilia serait donc colonisée par les Valaques, avant de passer vers les années 1370 sous l'autorité du voivode Vlaïcou<sup>100</sup>.

L'analyse de l'historien français reste il est vrai controversée. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ses affirmations n'ont pas été toujours bien reçues en Roumanie. Par exemple, dans sa thèse de doctorat publiée en 2002, Vasile Mărculeț définit comme « sans fondement » la théorie d'une colonisation valaque de Kilia. Vers le même moment, Gheorghe Pungă, professeur à l'Université de Jassy, s'est dissocié de l'interprétation de Michel Balard et a vu dans la *lingua romecha* du grec<sup>101</sup>.

Au-delà de toute polémique, il me semble juste de préciser que, dans les actes d'Antonio di Ponzò, il n'y a aucune référence à la Valachie, à la Moldavie ou à leurs habitants. Quant au terme *Romania*, il ne désigne pas le territoire correspondant à la Roumanie actuelle, mais la région autour de Constantinople. Ce toponyme apparaît en particulier au sujet de Péra, appelée *Peyra de Romania* dans 75 des actes rédigés par Antonio

di Ponzò<sup>102</sup>. Une telle désignation sert au notaire à localiser le faubourg de Constantinople où les Génois s'étaient établis à partir de 1267<sup>103</sup>. Il est donc bien possible que *lingua romecha* soit, dans le lexique de notre notaire, synonyme de *lingua gregescha*. Quant au passage de Kilia sous l'autorité de Vladislav I<sup>er</sup> de Valachie, connu aussi, en Roumanie, sous le nom de Vlaicu Vodă, il ne trouve pas confirmation dans les sources. De plus, dans les documents valaques du XIV<sup>e</sup> siècle, Kilia n'apparaît pas. Le premier document slavo-roumain qui parle de ce lieu est l'acte, déjà cité, par lequel Étienne de Moldavie donnait deux mesures de poisson au monastère de Neamț (1446)<sup>104</sup>.

### Notaires, interprètes, pouvoir

L'examen des langues parlées à Kilia a mis en lumière le rôle déterminant joué par les interprètes avant et pendant la conclusion des contrats. Du moment que notre notaire parlait seulement le latin, il recourait à la médiation linguistique toutes les fois que l'une des parties contractantes ne connaissait pas cet idiome. La présence de personnes faisant office d'interprètes apparaît dans 36 des 211 actes rédigés par Antonio di Ponzò. Cela signifie que la plupart de ses clients étaient des Occidentaux.

Aussi, parmi les auxiliaires du notaire, trouvons-nous surtout des courtiers, comme les susdits *Astelanus de Goano* et *Oddoardus Framba*, mais encore des artisans, des taverniers et un prêteur<sup>105</sup>. L'unique femme est une certaine *Alterixia*, veuve de l'Astesan *Iacobus*. Le 21 septembre 1360, elle sert d'interprète *de lingua gregechescha [sic] in latina et de latina in gregescha* entre *Fidechia*, femme de *Chalo lane*, et *Silvester della Porta* de Péra, habitant de Kilia<sup>106</sup>.

Dans leur ensemble, les données précédentes sont capitales pour comprendre les mécanismes à travers lesquels Gênes exerçait et conservait son contrôle sur la ville. Comme Laura Balletto l'a écrit :

*Attraverso i notai la Repubblica teneva saldamente in propria mano la struttura di queste colonie così lontane, soggette alle vicissitudini del momento, ma comunque sempre legate alla patria genovese attraverso l'organizzazione giuridica che fa capo al notariato locale*<sup>107</sup>.

On peut ajouter que, dans cette réalité multiculturelle, l'activité des médiateurs du droit et de l'écriture ne se serait pas épanouie sans le soutien de la population locale. Des bourgeois aux taverniers, tous les habitants du comptoir étaient appelés à s'improviser interprètes, pour faciliter le travail du notaire. Kilia était une colonie jeune et relativement petite. Il n'y avait pas sur place de *torcimani*, ces interprètes professionnels qui étaient présents dans les colonies majeures. Songeons ici à Caffa, où la cour de justice comptait trois truchements, à Licostomo, où un seul *torcimanus* est cependant attesté, et à Soudak, où l'interprète de la chancellerie consulaire devait savoir trois langues : le latin, le grec et l'idiome des Tatars<sup>108</sup>. À Kilia il fallait recourir aux capacités linguistiques de tous ceux qui parlaient le grec ou la langue comane.

Ces compétences étaient possédées surtout par les courtiers qui, grâce à leur travail, se trouvaient en contact continu avec les Arméniens, les Byzantins et les Mongols. Certains devaient être bilingues, d'autres polyglottes : *Odoardus Framba*, par exemple, connaissait la *lingua latina*, la *lingua comanescha* et la *lingua romecha*. Ce bourgeois était probablement originaire de Venise ou, plutôt, de la Terre Ferme vénitienne : les personnes qui portent aujourd'hui son patronyme vivent dans les provinces de Vérone et de Trente. En tout cas, il était l'héritier d'une tradition de contacts linguistiques entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman qui, à partir du haut Moyen Âge, avait vu les « Italiens », et surtout les Vénitiens, en première ligne<sup>109</sup>. À ce propos, il est très significatif que, dans les actes de Kilia, le nombre des interprètes originaires de la cité lagunaire égalât celui des Génois : deux et deux. Il s'agissait des citoyens de Gênes *Nicolaus Castagna*, *habitor Chili*, et *Thomas de Via*, *habitor lanue*, d'une part, et des Vénitiens *Iohannes de Clarenzia*, *consarius* et *habitor Chili*, et *Petrus de Omnibono*, lui aussi *consarius* et *habitor Chili*, d'autre part<sup>110</sup>.

On peut conclure qu'aux bouches du Danube le pouvoir de la Superbe s'appuyait non seulement sur la force des armes, mais aussi sur l'adhésion de ses sujets à un modèle de développement fondé sur l'échange, avant tout de connaissance et d'informations. Le dialogue entre cultures différentes précédait la transaction commerciale. Malheureusement, la documentation concernant Kilia au XV<sup>e</sup> siècle est trop réduite pour nous permettre d'approfondir le rapport entre l'État et sa périphérie danubienne à l'époque moldave. Au contraire, une recherche de ce genre est sans doute possible pour la période ottomane. Mais le médiéviste doit s'arrêter ici, pour céder la plume au turcologue.

## Conclusions

L'histoire de Kilia au bas Moyen Âge est celle d'une ville qui trouve (ou retrouve) sa vocation pour ainsi dire « naturelle ». Pour une brève période de son existence, elle devient un comptoir où les produits des arrière-pays, danubien et balkanique, sont chargés pour être transportés vers la « capitale de la Méditerranée » (ainsi que Gênes a été définie par Geo Pistarino)<sup>111</sup>. Mais le destin de Kilia n'est pas tant lié à la mer qu'au fleuve. Sous le gouvernement moldave, elle se transforme en marché international du poisson. Ce changement ne peut s'être produit spontanément. Il résulte sans doute d'une intervention directe des princes dans la gestion et dans l'exploitation des ressources locales. Kilia atteint alors, enfin, sa dimension authentique, liée à son environnement naturel : le delta du Danube, avec ses pêcheries riches en esturgeons<sup>112</sup>. La conquête ottomane, si traumatisante pour les populations, favorise en revanche de façon décisive la maturation de cette vocation. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Kilia est devenue le plus important lieu de pêche le long du fleuve. Sur le marché de la ville, l'on peut trouver chaque jour au moins mille deux cents grands esturgeons (*Huso huso*) et silures glanes (*Silurus glanis*), ainsi que du caviar. Les acheteurs viennent de Constantinople, de la Pologne, de la Hongrie et de la Moldavie<sup>113</sup>. L'image de Kilia comme localité en inexorable déclin à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, dessinée par Nicolae Iorga, ne saurait plus s'accepter<sup>114</sup>.

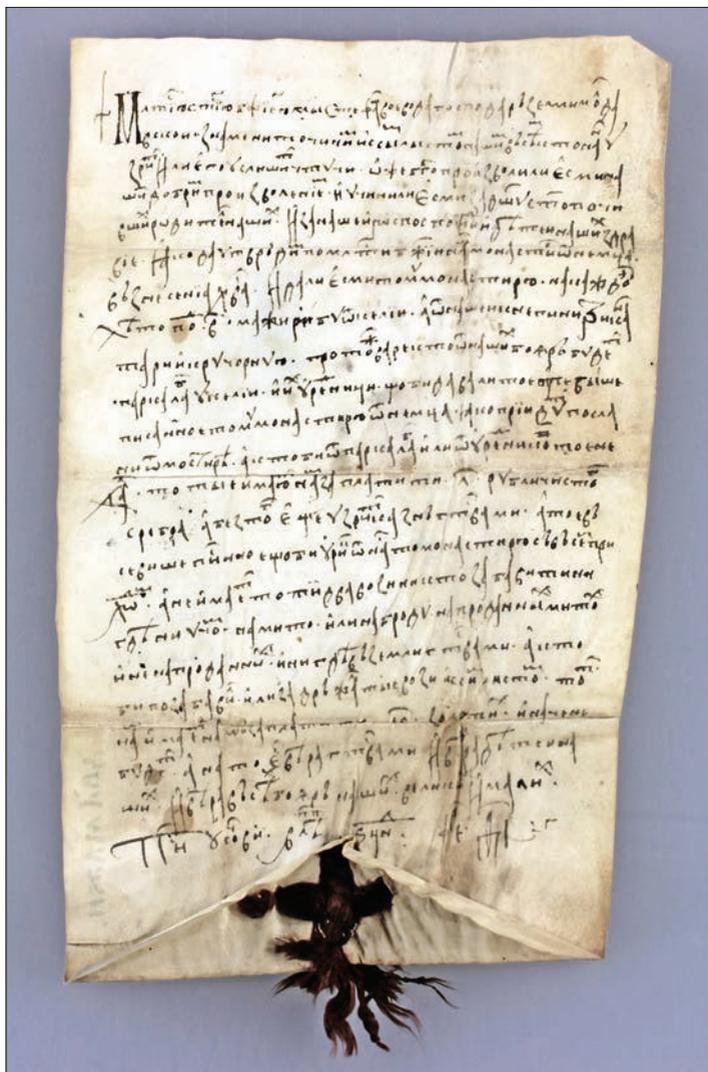
Les résultats les plus intéressants de la présente recherche regardent, précisément, l'histoire économique de la ville. À ce propos, la reconstitution du contexte social à l'époque génoise a mis en lumière la figure d'un marchand arménien, *Sarchis*. Aisé, copropriétaire de bateaux, il semble une exception, par rapport à ses compatriotes présents, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, dans d'autres comptoirs du bassin pontique. À Caffa, par exemple, leur rôle est « insignifiant en ce qui concerne le grand commerce ». Il se limite « à l'exercice de métiers artisanaux ». Comme Michel Balard l'a relevé, les registres de la Massaria « ne mentionnent aucun homme d'affaires arménien, à l'exception de trois courtiers, aucun propriétaire de navire »<sup>115</sup>. La situation était pourtant fort différente à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, quand les Arméniens de Caffa participaient à la vente d'esclaves, de maisons, de cuir et au transport du sel, de leur ville jusqu'à Trébizonde<sup>116</sup>. Cela veut-il dire que, dans la Mer Noire du XIV<sup>e</sup> siècle, l'axe du commerce arménien s'est déplacé de la Crimée jusqu'aux bouches du Danube ? Cette hypothèse est renforcée par la présence, à Kilia, d'un autre

homme d'affaires arménien, *Grigo*, marchand d'esclaves<sup>117</sup>. En outre, les deux Arméniens cités dans les actes de Licostomo, *Abram* et *Georgius*, sont, comme *Sarchis*, originaires de Caffa<sup>118</sup>.

Ces indications, des plus significatives, offrent des suggestions supplémentaires à ceux qui voudraient étudier la Kilia ottomane. Elles incitent à vérifier, par exemple, le rôle économique qu'y jouait la communauté arménienne. Se liait-il encore au commerce de la cire, du miel et des esclaves, comme à l'époque génoise, ou s'était-il orienté, pour tout ou partie, vers la vente du poisson<sup>119</sup> ? De manière analogue, il conviendrait d'analyser, dans la mesure du possible, la physionomie des interprètes et leur activité dans le contexte d'une ville devenue musulmane<sup>120</sup>.



**Fig. 1** – Н. Д. Дмитриев-Оренбургский, *Переправа русской армии через Дунай у Зимницы 15 июня 1877 года*, 1883 г., из собрания Военно-исторического музея артиллерии, инженерных войск и войск связи, Санкт-Петербург, Россия, 586-178 [N. D. Dmitriev-Orenbourgski, *Le passage du Danube par l'armée russe à Zimnicea le 15 juin 1877*, 1883, collection du Musée historique militaire de l'Artillerie, du Génie et des Transmissions, Saint-Pétersbourg, Russie, 586-178].



**Fig. 2** – Le premier document slavo-roumain qui mentionne Kilia, daté de 1446 (Archives Nationales de la Roumanie, Colectia Documente Seleccionate Moldova, nr. 8 : Suceava, 19 février 1446 (6954), Étienne II, prince de Moldavie, donne au monastère de Neamţ deux mesures de poisson de Kilia).

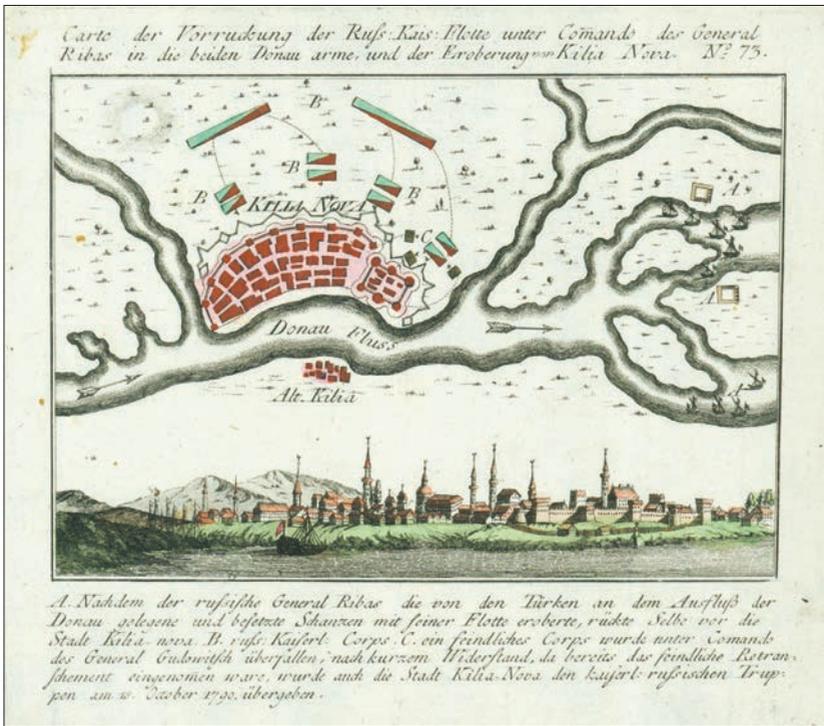


**Fig. 3** – Les ruines des remparts moldaves de Kilia photographiées par Nicolae Iorga vers 1929 (Nicolae Iorga, « Cele două Chilii », dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1929/4, p. 189).





**Fig. 5** – Kilia, dans un dessin de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, conservé aux Archives du Palais de Topkapi à Istanbul (Nicoară Beldiceanu, « La Moldavie ottomane à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Revue des Études Islamiques*, 1969/2, p. 239-266, planche XVIII).



**Fig. 6** – Kilia, pendant le siège de 1790 (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Cabinetul de Stampe, Dr-GSI 9 (498) 1787/1792 – 32716).

## NOTES

- 1 Je remercie Cristina Balinte (Institut « G. Călinescu », Académie Roumaine) de m'avoir suggéré d'étudier Kilia. Je remercie aussi Laura Balletto (Université de Gênes), Ovidiu Cristea (Institut « Nicolae Iorga », Académie Roumaine), Penka Danova (Institut d'Études Balkaniques, Académie Bulgare) et Dușița Ristin (Université de Bucarest) pour les indications et les suggestions au cours de la recherche.
- 2 Nicolae Iorga, *Studii istorice asupra Chilieii și Cetății Albe*, cu un studiu asupra Basarabiei de Gheorghe Buzatu, ediția I-a anastatică după lucrarea cu același titlu apărută la Institutul de Arte Grafice Carol Göbl din București în anul 1899, Bacău, Vicovia, 2014.
- 3 Bibliothèque Universitaire –Gênes ; Bibliothèque Nationale Universitaire –Turin ; Bibliothèque « Giovanni Tabacco » de l'Université de Turin ; Bibliothèque « Clarence Bicknell » de l'Institut International d'Études Ligures–Bordighera ; Bibliothèque « Astense » –Asti ; Bibliothèque Centrale Universitaire « Carol I » –Bucarest ; Bibliothèque de l'Académie Roumaine –Bucarest ; Bibliothèque de l'Institut « Nicolae Iorga » –Bucarest ; Bibliothèque du New Europe College –Bucarest ; Bibliothèque Byzantine –Bucarest ; Bibliothèque de l'Institut d'Études Balkaniques –Sofia ; Bibliothèque Universitaire –Sofia.
- 4 Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360-61)*, Bordighera, Istituto Internazionale di Studi Liguri, 1971 ; Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò 1360*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1980. Les actes de Kilia sont conservés aux Archives d'État de Gênes, fonds *Notai antichi* et *Notai ignoti*.
- 5 Laura Balletto, *Genova Mediterraneo Mar Nero (secc. XIII - XV)*, Gênes, Civico Istituto Colombiano, 1976, p. 144-154 ; *Eadem*, « Tra burocrazia e mercatura a Chilia nel secondo Trecento », dans Sante Graciotti (dir.), *Italia e Romania. Due popoli e due storie a confronto (secc. XIV-XVIII)*, Florence, Olschki, 1998, p. 41-62 ; *Eadem*, « Due notai lunigianesi fra Genova ed il Vicino Oriente nel secolo XIV: Antonio di Ponzò e Bernabò di Carpena », dans Rustam Shukurov (dir.), *Mare et litora. Essays presented to Sergei Karpov for his 60<sup>th</sup> Birthday*, Moscou, Indrik, 2009, p. 51-83.
- 6 Geo Pistarino, *I Gin dell'Oltremare*, Gênes, Civico Istituto Colombiano, 1988, p. 247-362, 392-405 ; Ștefan Andreescu, « Geo Pistarino e la storia della presenza genovese nel bacino occidentale del Mar Nero », dans Laura Balletto et Edilio Riccardini (dir.), *Dall'Isola del Tino e dalla Lunigiana al Mediterraneo e all'Atlantico. In ricordo di Geo Pistarino (1917-2008)*, La Spezia, Accademia Lunigianese di Scienze "Giovanni Capellini", 2009, p. 29-35.

- <sup>7</sup> Michel Balard, « Caffa “lanuensis civitas in extremo Europe” », dans *Rivista di Bizantinistica*, 1993, p. 165-182 ; Н. М. Богданова, *Херсон в X–XV вв. Проблемы истории византийского города // Причерноморье в средние века*, под редакцией С. П. Карпова, Москва, Издательство Московского университета, 1991 [N. M. Bogdanova, « Cherson aux X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Problèmes d'histoire de la ville byzantine », dans S. P. Karpov (dir.), *La Mer Noire au Moyen Âge*, Moscou, Presses Universitaires de Moscou, 1991], p. 8-172 ; Lorenzo Pubblici, « Venezia e il Mar d'Azov: alcune considerazioni sulla Tana nel XIV secolo », dans *Archivio Storico Italiano*, 2005/3, p. 435-483.
- <sup>8</sup> Gabriella Airaldi, *Guerrieri e mercanti. Storie del Medioevo genovese*, Marene, Nino Aragno Editore, 2004, p. 264.
- <sup>9</sup> Clavdii Ptolemaei, *Cosmographia*, tavole della Geografia di Tolomeo, presentazione di Lelio Pagani, Torriana, Orsa Maggiore, 1990, tabulae V, VI, X.
- <sup>10</sup> Nora Berend, « Défense de la Chrétienté et naissance d'une identité. Hongrie, Pologne et péninsule Ibérique au Moyen Âge », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003/5, p. 1011-1012.
- <sup>11</sup> „Великая хроника “ о Польше, Руси и их соседях XI–XIII вв., под редакцией В. Л. Янина, Москва, Издательство Московского университета, 1987 [« Grande chronique » de la Pologne, de la Russie et de leurs voisins XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, éd. V. L. Janine, Moscou, Presses Universitaires de Moscou, 1987], p. 155. Sur la campagne de Batu en Europe Centrale (1241) voir : Erik Hildinger, *Warriors of the Steppe. A Military History of Central Asia, 500 B.C. to 1700 A.D.*, New York, Sarpedon, 1997, p. 139-147.
- <sup>12</sup> Boris Dmitrievič Grekov, *L'orda d'oro*, Milan, Edizioni Res Gestae, 2013 (édition russe : Б. Д. Греков, А. Ю. Якубовский, *Золотая Орда и её падение*, Москва-Ленинград, Издательство Академии Наук СССР, 1950), p. 221.
- <sup>13</sup> Marian Coman, *Putere și teritoriu. Țara Românească medievală (secolele XIV-XVI)*, Jassy, Polirom, 2013, p. 248-305 ; Viorel Panaite, *Război, pace și comerț în Islam. Țările române și dreptul otoman al popoarelor*, Jassy, Polirom, 2013, p. 265-276.
- <sup>14</sup> R. J. Crampton, *A Concise History of Bulgaria*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 29, 85.
- <sup>15</sup> Archives d'État de Florence, Archivio Mediceo, filza 4469, fol. 30r. Le document a été consulté auprès des Archives Nationales de la Roumanie, Microfilme Italia, inventarul 1312, rola 55, cadrul 78.
- <sup>16</sup> N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare pentru poporul român*, Bucarest, Editura pentru Literatură, 1966 (première édition : Bucarest, Minerva, 1904), p. 128.
- <sup>17</sup> Pleven.
- <sup>18</sup> Archives d'État de Florence, Archivio Mediceo, filza 4469, fol. 112. Le document a été consulté auprès des Archives Nationales de la Roumanie, Microfilme Italia, inventarul 1312, rola 55, cadrul 285. Sur le retentissement,

- en Italie, des campagnes anti-ottomanes à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle voir : Cristian Luca, « Échos européens des campagnes anti-ottomanes au Bas-Danube : quelques *avvisi* italiens moins connus (1595-1596) », dans *Istros*, 2007, p. 427-446.
- 19 A. И. Сомов, *Дмитриев (Николай Дмитриевич) // Энциклопедический словарь*, издателя: Ф. А. Брокгауз, И. А. Ефрон, том X<sup>A</sup>, Санкт-Петербург, Типо-литография И. А. Ефрона, 1893 [A. I. Somov, « Dmitriev (Nikolaï Dmitrievitch) », dans *Dictionnaire encyclopédique*, éd. F. A. Brockhaus et I. A. Efron, t. X<sup>A</sup>, Saint-Pétersbourg, Typo-lithographie I. A. Efron, 1893], p. 781-782 ; *Дмитриев-Оренбургский, Николай Дмитриевич // Военная энциклопедия*, том 9, Петербург, Товарищество И. Д. Сытина, 1912 [« Dmitriev-Orenbourgski, Nikolaï Dmitrievitch », dans *Encyclopédie militaire*, t. 9, Saint-Pétersbourg, Société I. D. Sytine, 1912], p. 129-130.
- 20 David Saunders, *Russia in the Age of Reaction and Reform 1801-1881* (Longman history of Russia), Londres et New York, Longman, 1998, p. 175, 197-199, 305 ; John Sweetman, *Războiul Crimeii 1854-1856*, Bucarest, Corint Books, 2015 (édition anglaise : *The Crimean War 1854-1856*, Oxford, Osprey Publishing, 2001), p. 17-20.
- 21 Elisaveta Todorova, « River Trade in the Balkans during the Middle Ages », dans *Études balkaniques*, 1984/4, p. 44-45 ; Anca Popescu, *Integrarea imperială otomană a teritoriilor din sud-estul Europei. Sangeacul Silistra (sec. XV-XVI)*, Bucarest, Editura Muzeului Național al Literaturii Române, 2013, p. 159-160.
- 22 *Documenta Romaniae Historica*, B. Țara Românească, vol. I (1247-1500), éd. P. P. Panaitescu et Damaschin Mioc, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1966, doc. 275. Le document est conservé, en copie du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux Archives Nationales de la Roumanie, Manuscrite, nr. 718, fol. 128r - 129r.
- 23 Michel Balard, *Gênes et l’Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia, op. cit.* ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia, op. cit.*
- 24 Robert-Henri Bautier, « Notes sur les sources de l’histoire économique médiévale dans les archives italiennes (suite) », dans *Mélanges d’archéologie et d’histoire*, 1948, p. 188.
- 25 Michel Balard, *Gênes et l’Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia, op. cit.*, p. 208 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia, op. cit.*, p. 198.
- 26 Gheorghe Pungă, « Considerații privitoare la cetatea Chilia Nouă », dans *Anuarul Institutului de Istorie "A. D. Xenopol"*, 1997, p. 366.
- 27 Octavian Iliescu, « À la recherche de Kilia byzantine », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1978/2, p. 229. Les deux Kilia, l’« Ancienne » et la « Nouvelle », figurent déjà dans la cartographie du premier Âge moderne. J’adresse, par exemple, au célèbre Atlas de Mercator, où les deux localités sont indiquées, respectivement, sous les noms de *Kilia* et *Kilia Noua*

- (Archives Nationales de la Roumanie, Colecția Hărți, B VII/85, *Walachia, Servia, Bvlgaria, Romania*, carte datable de 1600). Cf. Fig. 4.
- 28 „*Letopisețul de când s-a început Țara Moldovei*” - *Letopisețul lui Ștefan cel Mare*, éd. G. Mihăilă, Bucarest, Editura Academiei Române, 2006, partie III, paragraphe 24, p. 37, 47 ; Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. Dan Horia Mazilu, Bucarest, Gramar, 2009, p. 49.
- 29 Archives Nationales de la Roumanie, Colecția Documente Selecționate Moldova, nr. 8 : Suceava, 19 février 1446 (6954), *Étienne II, prince de Moldavie, donne au monastère de Neamț deux mesures de poisson de Kilia*. Le document est publié dans *Documenta Romaniae Historica, A. Moldova*, vol. I (1384-1448), éd. C. Cihodaru, I. Caproșu et L. Șimanschi, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1975, doc. 262.
- 30 Cette opinion avait été déjà exprimée par le slaviste roumain Petre P. Panaiteșcu, au mobile que le lieu où se trouve Chilia Veche n'est pas favorable au chargement et au déchargement des marchandises (P. P. Panaiteșcu, *Mircea cel Bătrân*, Bucarest, Casa Școalelor, 1944, p. 301-302).
- 31 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, op. cit., p. 196-198, 203, 208 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, op. cit., p. 186, 193, 198.
- 32 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, op. cit., p. 208 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, op. cit., p. 193.
- 33 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, op. cit., doc. 12, 14.
- 34 Gianni De Moro, *Ventimiglia sotto il Banco di San Giorgio (1514-1562). Vicende politiche e vita quotidiana ai confini occidentali del Dominio*, Parte prima (1514-1526), Pignerol, Alzani, 1991, p. 179 ; Archives Paroissiales de Castel Vittorio, Matrimoni 1600-1693, années 1669 et 1670.
- 35 Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo da Domenico da Carignano (1373) e Oberto Grassi da Voltri (1383-84)*, dans Giovanna Balbi et Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, Bordighera, Istituto Internazionale di Studi Liguri, 1973, p. 229-230.
- 36 *Ibid.*, doc. 8 ; Vasilka Tăpkova-Zaimova, « Quelques observations sur la domination byzantine aux bouches du Danube – Le sort de Lykostomion et de quelques autres villes côtières », dans *Byzance et les Balkans à partir du VI<sup>e</sup> siècle. Les mouvements ethniques et les États*, Londres, Variorum Reprints, 1979, p. 79-86.
- 37 Toma Tanase, « Les Balkans et l'Europe dans le discours des Frères mendiants et de la papauté (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », dans *Eurolimes*, 2006, p. 94.
- 38 G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă. Contributions à l'histoire de la domination byzantine et tatare et du commerce génois sur le littoral roumain de la Mer Noire*, Bucarest, Universitatea din Iași, 1935, p. 58-60.

- <sup>39</sup> Giovanna Balbi, *Atti rogati a Caffa da Nicolò Beltrame (1343-44)*, dans Giovanna Balbi et Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo*, op. cit., p. 151.
- <sup>40</sup> Cf. Șerban Papacostea, « La fin de la domination génoise à Licostomo », dans *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie „A. D. Xenopol”*, 1985, p. 29-42 et Ștefan Andreescu, *Din istoria Mării Negre. (Genovezi, români și tătari în spațiul pontic în secolele XIV-XVII)*, Bucarest, Editura Enciclopedică, 2001, p. 51-53.
- <sup>41</sup> Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341-1462)*, éd. Vasile Grecu, Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1958, p. 427.
- <sup>42</sup> Laurențiu Rădvan, *Orașele din Țările Române în Evul Mediu (sfârșitul sec. al XIII-lea – începutul sec. al XVI-lea)*, Jassy, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, 2011, p. 508. Les ruines des remparts moldaves de Kilia furent photographiées par Nicolae Iorga. Ces images sont publiées dans son article « Cele două Chilii », dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1929/4, p. 188-191. Je remercie Sergiu Iosipescu de m’avoir signalé l’existence de ces photos.
- <sup>43</sup> Cf. Archives Nationales de la Roumanie, Colecția Hărți, B VII/85, doc. cit. et Galina Kustova, « The Danube Mouths in Medieval Portolans », dans *Analele Universității „Dunărea de Jos” Galați*, Istorie, 2006, p. 83-91.
- <sup>44</sup> Archives Nationales de la Roumanie, Colecția Documente Selecționate Moldova, nr. 8, doc. cit. Sur les commandants de Kilia voir : I. Minea, « Primii părălăbi moldoveni din Chilia – O interpretare a cronicii lui Ureche », dans *Ioan Neculce. Buletinul Muzeului Municipal din Iași*, 1923, p. 187-188 ; D. Nichita, « Contribuții asupra părălăbiei în Moldova până la sfârșitul secolului al XVI-lea », dans *Arhiva*, 1925, p. 90-98, 245-254.
- <sup>45</sup> Cf. N. Iorga, *Istoria lui Ștefan cel Mare*, op. cit., p. 74, 84, 86, 90-91 et *Istoria României în date*, éd. Dinu C. Giurescu, Bucarest, Editura Enciclopedică, 2007, p. 75.
- <sup>46</sup> Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, op. cit., p. 36, 48.
- <sup>47</sup> „*Letopisețul de când s-a început Țara Moldovei*”, op. cit., partie III, paragraphe 3, p. 34, 44 ; p. 54, note 40. Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, op. cit., p. 36.
- <sup>48</sup> „*Letopisețul de când s-a început Țara Moldovei*”, op. cit., partie III, paragraphe 5, p. 34-35, 44 ; p. 54, notes 44 et 45. Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, op. cit., p. 36-37.
- <sup>49</sup> „*Letopisețul de când s-a început Țara Moldovei*”, op. cit., partie III, paragraphes 24 et 32, p. 37-38, 47 ; Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, op. cit., p. 49, 51. Sur la conquête ottomane de Kilia voir : Nicoară Beldiceanu, « La conquête des cités marchandes de Kilia et de Cetatea Albă par Bayezid II », dans *Südost-Forschungen*, 1964, p. 36-90.

- 50 Ioan Bogdan, « Manuscrite slavo-române în Kiev », dans *Idem, Scrieri alese*, éd. G. Mihăilă, préface d'Emil Petrovici, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1968, p. 520.
- 51 *Килия // Энциклопедический словарь*, издатели: Ф. А. Брокгауз, И. А. Ефрон, том XV, Санкт-Петербург, Типо-литография И. А. Ефрона, 1895 [« Kilia », dans *Dictionnaire encyclopédique*, éd. F. A. Brockhaus et I. A. Efron, t. XV, Saint-Pétersbourg, Typo-lithographie I. A. Efron, 1895], p. 57-58.
- 52 Nicoară Beldiceanu, « La Moldavie ottomane à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup> siècle », dans *Revue des Études Islamiques*, 1969/2, p. 239-266, planche XVIII.
- 53 Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Cabinetul de Stampe, Dr-GSI 9 (498) 1787/1792 – 32716. Cette gravure est publiée dans Mariana Şlapac, « Imaginea oraşului Chilia în lumina surselor documentare din secolele al XIV-lea – al XVIII-lea », dans *Historia Urbana*, 2002/1-2, p. 38.
- 54 Nicolae Iorga, *Studii istorice asupra Chilieii și Cetății Albe*, op. cit., p. 229, note 5 ; *Idem*, « Cele două Chilii », art. cit., p. 188-191 ; Mariana Şlapac, « Aspecte din evoluția urbană a oraşului Chilia », dans *Historia Urbana*, 1994/2, p. 165-173.
- 55 Giovanna Petti Balbi, « Caffa e Pera a metà del Trecento », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1978/2, p. 219-220 ; Ovidiu Cristea, *Veneția și Marea Neagră în secolele XIII-XIV. Contribuții la studiul politicii orientale venețiene*, Brăila, Muzeul Brăilei et Editura Istros, 2004, p. 150, 161-162, 167-168 ; Şerban Papacostea, « Modificări geo-strategice la Dunărea de Jos la mijlocul secolului al XIV-lea », dans *Studia Universitatis Cibiniensis. Series Historica*, 2006-2007, p. 59-68.
- 56 Şerban Papacostea, « Bizanțul și Marea Neagră: sfârșitul unei hegemonii », dans *Idem, Studii de istorie românească. Economie și societate (secolele XIII-XVIII)*, Brăila, Muzeul Brăilei et Editura Istros, 2009, p. 56. Kilia et Licostomo apparaissent parmi les possessions du Patriarcat de Constantinople dans un document datable de 1320 environ (*Documente privind Istoria României*, B. *Țara Românească (1247-1500)*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Române, 1953, doc. 5). D'après l'archéologue roumaine Silvia Baraschi, il s'agit du plus ancien document connu qui se réfère avec certitude à la Kilia danubienne et non aux villes homonymes de Thrace et de Bithynie (Silvia Baraschi, « Les sources byzantines et la localisation de la cité de Kilia (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1981/3, p. 473-484).
- 57 Michel Balard, *La Romanie génoise (XII<sup>e</sup> - début du XIV<sup>e</sup> siècle)*, Rome, École Française de Rome, 1978, t. I, p. 143-150, 398 ; t. II, p. 735, 753.
- 58 Alberto Alberti, *Ivan Aleksandăr (1331-1371). Splendore e tramonto del secondo impero bulgaro*, Florence, Firenze University Press, 2010, p. 77, 99, 109.
- 59 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, op. cit., doc. 100.

- 60 Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo, op. cit.*, doc. 6-9.
- 61 Nicolae Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe, op. cit.*, p. 53.
- 62 Elisaveta Todorova, « Gli insediamenti genovesi alle foci del Danubio: Vicina, Chilia, Licostomo », dans *Genova e la Bulgaria nel Medioevo*, Gênes, Università di Genova, 1984, p. 447 ; Васил Гюзелев, *Политическа история на Добруджанското княжество (средата на XIV-началото на XV век)*. ввв: Васил Гюзелев, *Очерци върху историята на българския Североизток и Черноморието (края на XII –началото на XV век)*, София, Борина, 1995 [Vasil Gjuzelev, « Histoire politique de la principauté de Dobroudja (mi XIV<sup>e</sup> –début XV<sup>e</sup> siècle) », dans *Idem, Essais sur l'histoire de la Bulgarie nord-orientale et du littoral bulgare de la Mer Noire (fin du XII<sup>e</sup>–début du XV<sup>e</sup> siècle)*, Sofia, Borina, 1995], p. 62 ; *Idem*, « Magnificus dominus Dobrotitza – pravus et crudelis inimicus Communis lanuae et omnium lanuensium », dans Klaus Belke, Ewald Kislinger, Andreas Külzer et Maria A. Stassinopoulou (dir.), *Byzantina Mediterranea. Festschrift für Johannes Koder zum 65. Geburtstag*, Vienne, Böhlau, 2007, p. 200.
- 63 Ivan Biliarsky, « Pravus et crudelis inimicus Communis lanue et omnium lanuensium », dans *Studia Pontica*, éd. Ivan Biliarsky (= *Méditerranées*, n<sup>o</sup> 26-27), Paris, L'Harmattan, 2001, p. 131.
- 64 Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, Atelierele Grafice Socec & Co., Societate Anonimă, 1913, vol. II, doc. CXXVIII (1460) ; P. P. Panaitescu, « Legăturile moldo-polone în secolul XV și problema Chiliei », dans *Romanoslavica*, 1958, p. 95-96 ; Nicoară Beldiceanu, « La Moldavie ottomane », *art. cit.*, p. 250-251.
- 65 Archives Nationales de la Roumanie, Colecția Documente Selecționate Moldova, nr. 8, *doc. cit.*
- 66 Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare, op. cit.*, vol. I, doc. LXXXIV (1470), XCI (1471), XCVI (1472) ; Constantin C. Giurescu, *Istoria pescuitului și a pisciculturii în România*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Romîne, 1964, vol. I, p. 88-90, 264.
- 67 Ioan Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare, op. cit.*, vol. I, doc. XCI (1471).
- 68 Nicoară Beldiceanu, « Kilia et Cetatea Albă à travers les documents ottomans », dans *Revue des Études Islamiques*, 1968/2, p. 237.
- 69 *Idem*, « La Moldavie ottomane », *art. cit.*, p. 255.
- 70 Cf. Sergio Aprosio, *Vocabolario ligure storico - bibliografico sec. X-XX*, Parte prima - Latino, vol. I, Savone, Società Savonese di Storia Patria, 2001, p. 184, s. v. *burgensem*.
- 71 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia, op. cit.*, p. 198. De la liste rédigée par Balard il faut effacer *Jacobus Sparano de Gayta* qui, en réalité, habitait Constantinople (*ibid.*, doc. 99-101, 114) ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia, op. cit.*, p. 187. À la liste des *habitatores* rédigée par Pistarino, il faut ajouter le Vénitien *Iohannes de Clarenzia* (*ibid.*, doc. 47).

- 72 Luisa Castellani, *Gli uomini d'affari astigiani. Politica e denaro tra il Piemonte e l'Europa (1270-1312)*, Turin, Paravia, 1998, p. 146.
- 73 Pierre Racine, « Images de la colonisation placentine à L'Aïas et Caffa à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Rivista di Bizantinistica*, 1993, p. 327-354. Sur les Astesans au Proche-Orient et dans la Mer Noire voir : Laura Balletto, « Astigiani, alessandrini e monferrini a Caffa sulla fine del secolo XIII », dans *Rivista di Storia Arte Archeologia per le Province di Alessandria e Asti*, 1976, p. 171-184 ; *Eadem*, *Genova Mediterraneo Mar Nero*, *op. cit.*, p. 252-253 ; Geo Pistarino, « Monferrini e Piemontesi nel Vicino Oriente sulla fine del Duecento », dans *Stranieri in Piemonte e Piemontesi all'estero nel Medioevo*, Asti, Provincia di Asti, 1999, p. 54, 56-58.
- 74 Sur la politique balkanique de Louis d'Anjou voir : Claude Michaud, « The Kingdoms of central Europe in the fourteenth century », dans Michael Jones (dir.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. VI : c. 1300-c. 1415, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 738-739.
- 75 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, doc. 122 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, *op. cit.*, doc. 42. Sur la figure de Sarchis voir : *Idem*, *I Gin dell'Oltremare*, *op. cit.*, p. 333-344.
- 76 *Idem*, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, *op. cit.*, doc. 16, 42, 44, 56.
- 77 G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, *op. cit.*, p. 138-139 ; Atanas Iscirkov, « Il nome della regione di Zagorie o Zagora nel passato ed al giorno d'oggi », dans *Genova e la Bulgaria nel Medioevo*, *op. cit.*, p. 307-317. Sur l'exportation et le commerce de la cire bulgare au Moyen Âge voir : Vasil Gjuzelev, « Nuovi documenti sull'attività commerciale dei Genovesi nelle terre bulgare nel secolo XIV », dans *Genova e la Bulgaria nel Medioevo*, *op. cit.*, p. 403-412 ; Васил Гюзелев, *Cera Zagora*, Пловдив, Фондация Българско Историческо Наследство, 2011 [Vasil Gjuzelev, *Cera Zagora*, Plovdiv, Fondation Bulgare pour l'Héritage Historique, 2011].
- 78 Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, *op. cit.*, doc. 6, 19, 55.
- 79 *Ibid.*, doc. 19, 56.
- 80 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, doc. 118. Pour la signification de *consarius* voir : Sergio Aproso, *Vocabolario ligure*, *op. cit.*, Parte prima - Latino, vol. I, p. 252.
- 81 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, p. 197-198 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, *op. cit.*, p. 185, 187.
- 82 *Idem*, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, *op. cit.*, p. 187.
- 83 Lorenzo Pubblici, « Venezia e il Mar d'Azov », *art. cit.*, p. 466.
- 84 Sur les migrations en Orient et dans la Mer Noire au Moyen Âge voir : David Jacoby, « The Migration of Merchants and Craftsmen: a Mediterranean

- Perspective (12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> Century) », dans Simonetta Cavaciocchi (dir.), *Le migrazioni in Europa secc. XIII-XVIII*, Florence, Le Monnier, 1994, p. 533-560.
- 85 Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia, op. cit.*, doc. 61.
- 86 Marco Cassioli, *Uno spazio di confine tra Liguria e Provenza: la Val Nervia nel basso medioevo e nella prima età moderna (secoli XII-XVIII) / Une vallée frontière entre Provence et Ligurie : la Nervia au Moyen Âge et dans le premier Âge moderne (XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, thèse pour obtenir les grades de Docteur de l'Université d'Aix-Marseille et de Docteur de l'Università degli Studi di Torino, présentée et soutenue publiquement le 5 avril 2014, p. 87-88.
- 87 *La conoscenza del territorio ligure fra medio evo ed età moderna*, éd. Massimo Quaini, Gênes, Sagep, 1981, p. 86.
- 88 Nicoară Beldiceanu, « Kilia et Cetatea Albă », *art. cit.*, p. 237.
- 89 *Idem*, « La Moldavie ottomane », *art. cit.*, p. 245.
- 90 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia, op. cit.*, doc. 22, 30, 41, 50, 56, 75, 77.
- 91 Boris Dmitrievič Grekov, *L'orda d'oro, op. cit.*, p. 51.
- 92 Enrico Basso, « Il mercante e l'interprete: contratti, processi e falsi documentari nelle colonie genovesi », dans Piero de Gennaro (dir.), *La ricerca della verità*, Turin, Università degli Studi di Torino et Trauben Editrice, 2010, p. 237.
- 93 Sévérien Salaville, « Un manuscrit chrétien en dialecte turc : le Codex cumanicus », dans *Échos d'Orient*, 1911, p. 278-286 ; Vladimir Drimba, *Codex Comanicus. Édition diplomatique avec fac-similés*, Bucarest, Editura Enciclopedică, 2000.
- 94 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia, op. cit.*, doc. 50. Dans les sources concernant les colonies génoises, le terme de *Sarracenus* semble désigner les musulmans en général et non un groupe précis, comme les Arabes, les Turcs ou les Comans (*Idem*, « "Infidèles" ou Comans ? À propos des "Sarraceni" de Caffa », dans *La storia dei Genovesi*, Gênes, Copy-Lito, 1988, t. VIII, p. 9-16 ; Catherine Otten-Froux, « Encore à propos des "Sarraceni" », dans Laura Balletto (dir.), *Oriente e Occidente tra Medioevo ed Età Moderna. Studi in onore di Geo Pistarino*, Gênes, Glauco Brigati, 1997, t. II, p. 931-938).
- 95 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia, op. cit.*, doc. 56.
- 96 Sergiu Selian, *Schiță istorică a comunității armene din România*, Bucarest, Ararat, 1999, p. 13, 16 ; Alexandr Osipian, « Trans-cultural Trade in the Black Sea Region, 1250-1700: Integration of the Armenian Trading Diaspora in the Moldavian Principality », dans *New Europe College, Black Sea Link Program, Yearbook 2012-2013*, p. 113 ; Gabriella Uluhogian, *Gli Armeni*, Bologne, il Mulino, 2013, p. 185.

- 97 Silvia Baraschi, « Tatars and Turks in Genoese deeds from Kilia (1360-1361) », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1987/1, p. 64.
- 98 Boris Dmitrievič Grekov, *L'orda d'oro*, *op. cit.*, p. 47-48.
- 99 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, doc. 22.
- 100 *Idem*, « Un document génois sur la langue roumaine en 1360 », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1980/2, p. 236.
- 101 Vasile Mărculeț, *Relațiile Imperiului bizantin și ale Republicilor Maritime italiene cu Țările Române până în secolul al XV-lea*, Sibiu, 2002, p. 192 ; Gheorghe Pungă, *Studiul izvoarelor. Științe speciale ale istoriei. Paleografia româno-chirilică*, Universitatea „Alexandru Ioan Cuza” Iași, Facultatea de Istorie, 2013-2014, p. 5. Sur le débat autour de la langue *romecha* voir aussi : Ștefan Andreescu, « Trois actes des Archives de Gênes concernant l'histoire de la Mer Noire au XV<sup>e</sup> siècle », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1983/1, p. 35-36 ; Elisaveta Todorova, « Sur une nouvelle source dans l'histoire du Delta danubien au XIV<sup>e</sup> siècle », dans *Études balkaniques*, 1983/1, p. 124-127 ; Andrei Pippidi, « Romecha », dans *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 1986/3, p. 287-288.
- 102 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, p. 205-206.
- 103 *Idem*, « Habitat, ethnies et métiers dans les comptoirs génois d'Orient (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans Jean-Claude Maire Vigueur (dir.), *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Rome, École Française de Rome, 1989, p. 107 ; Enrico Basso, *Insedimenti e commercio nel Mediterraneo bassomedievale. I mercanti genovesi dal Mar Nero all'Atlantico*, Turin, Marco Valerio, 2008, p. 49, 52.
- 104 Archives Nationales de la Roumanie, Colecția Documente Selecționate Moldova, nr. 8, *doc. cit.*
- 105 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, doc. 22, 30, 41, 50, 56, 75, 77, 102, 117, 121-122 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, *op. cit.*, doc. 6-8, 15, 18, 20, 22, 24-25, 32, 39, 41, 46-47, 59-60, 63, 67, 71, 83, 85, 88, 93-94, 97.
- 106 Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, *op. cit.*, doc. 77.
- 107 Laura Balletto, « Tra burocrazia e mercatura a Chilia », *art. cit.*, p. 49.
- 108 Gabriella Airdali, « Note sulla cancelleria di Caffa nel secolo XIV », dans *Eadem, Studi e documenti su Genova e l'Oltremare*, Bordighera, Istituto Internazionale di Studi Liguri, 1974, p. 13 ; Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo*, *op. cit.*, doc. 1 ; Sergej Anatol'evič Sekirinskij, Oleg Vladimirovič Volobuev et Konstantin Kogonašvili, « La fortezza di Sudak », dans Anna Prefumo (dir.), *Storici sovietici del Levante genovese*, Gênes, Civico Istituto Colombiano, 1985, p. 115. Sur les interprètes dans les colonies génoises du bassin pontique voir : Michel Balard, *La Romanie génoise*, *op. cit.*, t. I, p. 315-318.

- <sup>109</sup> Maria Pia Pedani, *Venezia porta d'Oriente*, Bologne, il Mulino, 2010, p. 34-35.
- <sup>110</sup> Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, op. cit., doc. 41 ; Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia*, op. cit., doc. 15, 18, 67, 71. Sur la présence des Vénitiens dans la Kilia génoise voir : Elisaveta Todorova, « Le relazioni di Dobrotiza con i Genovesi », dans *Genova e la Bulgaria nel Medioevo*, op. cit., p. 238-239.
- <sup>111</sup> Geo Pistarino, *La capitale del Mediterraneo: Genova nel Medioevo*, Bordighera, Istituto Internazionale di Studi Liguri, 1993.
- <sup>112</sup> Sur la faune piscicole du delta voir : Sergiu I. Cărăușu, *Tratat de Ictiologie*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Române, 1952 ; Th. Bușniță et I. Alexandrescu, *Atlasul peștilor din apele R.S.România*, Bucarest, Ceres, 1971. Je remercie le Professeur Dumitru Balinte pour avoir mis à ma disposition sa bibliothèque de biologie.
- <sup>113</sup> Iolanda Țighiliu, *Economia Domaniă. Creșterea animalelor în Țările Române (secolele XIV-XVII)*, Târgoviște, Cetatea de Scaun, 2009, p. 74-75.
- <sup>114</sup> Nicolae Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, op. cit., p. 194-195.
- <sup>115</sup> Michel Balard, *La Romanie génoise*, op. cit., t. I, p. 285.
- <sup>116</sup> *Ibid.*, p. 284.
- <sup>117</sup> *Idem*, *Gênes et l'Outre-Mer*, t. II : *Actes de Kilia*, op. cit., doc. 56.
- <sup>118</sup> Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo*, op. cit., doc. 1.
- <sup>119</sup> Sur la présence des Arméniens dans la Kilia ottomane voir : Nicolae Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, op. cit., p. 257-258.
- <sup>120</sup> Sur l'administration de Kilia à l'époque ottomane voir : Anca Popescu, *Integrarea imperială otomană*, op. cit., p. 52-55, 63.